Communisme et féminisme

Communism and feminism

Brigitte Studer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12393>

DOI : 10.4000/clio.12393

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2015

Pagination : 139-152

ISBN : 9782701194318

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Brigitte Studer, « Communisme et féminisme », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 17 juin 2017, consulté le 24 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12393>

Regards complémentaires

Communisme et féminisme

Brigitte STUDER

Le communisme a-t-il émancipé les femmes ? Est-ce qu'un « communisme féministe » est une contradiction dans les termes ? C'est autour de ces questions que la revue *Aspasia* d'histoire des femmes et du genre en Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est a organisé un débat dans son premier numéro datant de 2007¹. Dans sa contribution introductive, Mihaely Miroiu, politologue roumaine, considère qu'associer communisme et féminisme est impossible, car le communisme n'était rien d'autre qu'un « patriarcat d'État », alors que le féminisme se caractérise par sa revendication d'autonomie féminine. D'ailleurs, selon Miroiu, même une Alexandra Kollontai était au fond antiféministe. Avec des argumentations diverses, les sept autres contributrices contredisent et nuancent ces affirmations radicales. L'historienne russe Natalia Novikova met l'accent sur la phase utopique du bolchevisme jusqu'au milieu des années 1920. L'Américaine Jane Slaughter prend l'exemple du parti communiste italien après 1945 pour montrer que si le rapport entre féminisme et communisme est ambigu, il a bien existé. Krassimira Daskalova et Marilyn Boxer fondent chacune leur argumentation sur la question de la définition des termes. L'historienne bulgare estime qu'il convient mieux de parler de « communisme d'État », car le « communisme » était

¹ *Aspasia* 2007 : 197-246.

la promesse d'un État idéal qui n'a jamais été réalisé. Elle refuse en outre une simple dichotomie entre pays de l'Est, où régnait le socialisme d'État, et pays de l'Ouest, dits de libre démocratie, et demande si dans ces derniers les femmes ont vraiment eu d'emblée plus de droits et été des sujets autonomes. Elle rappelle à ce propos que ce n'est qu'en 1944 que les Françaises ont obtenu le droit de vote et les Suissesses en 1971. Pour l'historienne américaine, c'est la définition du féminisme proposée par Miroiu qui pose problème. Boxer, une spécialiste de l'histoire du socialisme européen et du féminisme et qui se définit comme une activiste du féminisme de la « deuxième vague », rejette l'idée que le féminisme ait été historiquement construit à partir du concept d'autonomie personnelle. Ceci d'autant moins que, dans les pays où l'existence de « l'individu autonome » peut être supposée, comme aux États-Unis ou en Europe de l'Ouest, cet individu était généralement pensé comme masculin.

Que ressort-il de ces contributions ? En dépit d'approches et de bases empiriques différentes, toutes les contradictrices de Miroiu s'accordent pour dire que LE communisme existe aussi peu que LE féminisme. Il ne s'agit pas seulement de définir ces termes avec soin, mais aussi de les situer dans l'espace et le temps et de les contextualiser. Dans ce court essai, j'aimerais aborder quelques aspects des liens historiques (ambigus) entre communisme et féminisme en considérant que ces deux objets doivent eux-mêmes être historicisés. Je me concentre sur la période que je connais le mieux, l'entre-deux-guerres, et sur le communisme européen dont les partis nationaux sont alors organiquement liés à l'Internationale communiste (le Komintern) et politiquement à l'Union soviétique. En suivant trois pistes, mon questionnement portera sur la place que les organisations communistes ont faite aux femmes, matériellement et symboliquement, sur les approches développées par deux des principaux théoriciens bolcheviques (dont Kollontaï justement) et sur quelques stratégies d'accommodement ou d'ajustement à partir des biographies de trois femmes cadres de l'Internationale communiste dans les années trente.

Une égalité politique, ses ambiguïtés et contradictions

Les nouveaux partis communistes, qui voient le jour au lendemain de la guerre, ainsi que la nouvelle internationale créée en 1919 héritent de la Deuxième Internationale d'un programme d'égalité politique entre hommes et femmes. En principe, toutes les positions hiérarchiques leur sont ouvertes. L'acceptation de femmes en tant que membres à part égale est loin d'être la règle à l'époque dans les partis politiques². Les organisations communistes ouvrent donc aux femmes un espace institutionnel d'activité politique et publique largement inédit. Il est occupé dans des proportions fluctuantes selon le pays et la fonction. Les traditions politiques nationales, mais aussi les conjonctures de mobilisation et de radicalisation politiques, semblent avoir joué un rôle non négligeable. Comment sinon expliquer les disparités entre deux pays voisins telles que la France et l'Allemagne ? Alors que le parti communiste français totalise au mieux 2 600 membres féminins en 1924 (3% à 4%), chiffre qui descend même à 200 en 1929 (0,6%), l'effectif féminin du parti allemand s'élève en 1928 à 17%³. Le parti tchécoslovaque fait encore mieux : en 1924 un quart de ses membres sont des femmes⁴. Quant au parti communiste suisse, la proportion est de 15,4% en 1921, de 12,5% en 1927 et de 7% en 1935⁵. Au sommet de la hiérarchie, leur part varie également, sans jamais correspondre à leur proportion parmi les membres⁶. Avec les années 1930, le Komintern publie de moins en moins de données, mais si on s'en tient aux partis mentionnés, la tendance semble plutôt à la baisse.

Au sein du Komintern justement, une étude socio-biographique des membres dirigeants fait état d'une part plus ou moins constante de près de 4% de femmes tout au long des années 1920 et 1930⁷. Cela

² Cela dépend notamment si les femmes ont obtenu ou non les pleins droits politiques.

³ Bard & Robert 1998 : 323 ; Pannetier & Pudel 2014 : 165. Le Komintern donne un peu moins de 2% en 1924 : Sturm 1924 ; Weber & Herbst 2004 : 13, 33.

⁴ Sturm 1924.

⁵ Studer 1994 : 293-338, 421-423.

⁶ Dans le KPD, le parti communiste allemand, les femmes ne représentent que 8,5% du corps dirigeant de 1928 (Weber & Herbst 2004 : 33).

⁷ Huber 2007 : 203.

peut paraître peu, mais remis dans le contexte de l'époque, ce chiffre renvoie tout de même à une possibilité de promotion professionnelle qui restait encore peu usuelle dans le monde politique d'alors. Les opportunités offrant des positions de cadre sont de caractère divers. Au départ, il s'agit surtout des organismes consacrés au travail « parmi les femmes », en premier lieu le secrétariat féminin international créé en 1920 et dirigé de manière continue par l'Allemande Clara Zetkin avec la collaboration temporelle de la Russe Alexandra Kollontaï, la Française Lucie Colliard, l'Australienne Dora Montefiore, la Néerlandaise Henriette Roland Holst, la Suissesse Rosa Bloch, l'Allemande Hertha Sturm ou encore la Russe Varvara Kasparova. Sur le plan national, les secrétariats féminins offraient également des responsabilités de direction dans les partis qui en disposaient. Viennent ensuite les postes occupés par des femmes d'exception. Ainsi Elena Stasova dirige le Secours rouge international jusqu'à sa dissolution en 1938. Et deux des universités communistes internationales ont été sous la direction de rectrices : Klavdija Kirsanova à l'École léniniste et Maria Frumkina à l'Université communiste des minorités nationales de l'Ouest. Enfin, un certain nombre de femmes ont exercé des fonctions importantes au sein de l'appareil du Komintern : missions clandestines à l'étranger comme pour la Suissesse Bertha Zimmermann qui a travaillé pour le département (secret) des relations internationales ; direction de sections comme pour l'Ukrainienne Serafima Hopner d'abord responsable du département d'agitation et de propagande, puis responsable adjointe du département des cadres dans les années 1930, pour ne mentionner que quelques exemples.

Ces carrières de pointe sont pourtant doublement exceptionnelles : dans un monde social à dominance masculine qui n'accorde encore que très rarement aux femmes l'accès à de hautes responsabilités politiques et administratives ; dans un espace social communiste qui, de plus en plus, valorise l'origine ouvrière au détriment de toute autre origine sociale et stigmatise une socialisation politique socialiste ou social-démocrate, alors que la plupart de ces militantes possèdent soit un fort capital politique antérieur au communisme (c'est le cas de presque toutes les femmes citées), soit un important capital culturel (comme pour Hertha Sturm, de son vrai nom Édith Schumann, docteure en

sciences politiques) ou même les deux. Malgré leur ouverture statutaire au principe d'égalité, promesse qui ne se réalise que sous certaines conditions, les organisations communistes restent marquées par la division sexuée du travail. Dans l'appareil du Komintern et des partis communistes, la majorité des femmes travaille en tant que personnel administratif, comme secrétaires et sténodactylos ou encore comme traductrices. Le département sans doute le plus féminisé du Komintern est celui des traductions.

Une politique d'émancipation des femmes ?

Les politiques d'égalité imaginées et partiellement mises en œuvre par les bolcheviques après la révolution d'Octobre, leurs limites et échecs également, sont solidement documentés⁸. Comme l'a relevé Joy Chatterjee, le nouveau régime a été le premier à concevoir un État social répondant aux besoins des femmes⁹. Si le problème de la redistribution sociale s'est donc trouvé au cœur de ces initiatives, l'enjeu portait également sur la compétence d'action des femmes dans l'espace public et plus globalement, mais de manière évidemment liée, sur l'invention d'un nouveau mode de vie. En premier lieu, il s'agit de libérer la femme de « l'esclavage » des travaux ménagers pour lui ouvrir de nouveaux horizons culturels, ce qui relève assurément d'une vision émancipatrice.

Les deux principaux théoriciens de l'idée qu'il n'y a pas de révolution socialiste sans transformation radicale de la vie quotidienne, Léon Trotsky et Alexandra Kollontaï, relient l'ordre social à la question du genre, mais diffèrent dans leur conception de l'autonomie sexuelle des femmes. Dans sa série d'articles publiés dans la *Pravda* en 1923 sur les « Questions du mode vie », Trotsky relève le conservatisme qui caractérise la sphère dite « privée », la famille et les rapports sociaux de sexe, et plaide pour leur reconstruction radicale. Pour cela il faut selon lui non seulement une nouvelle conscience du mari, mais aussi la prise en charge des travaux ménagers et de

⁸ Goldman 2004.

⁹ Chatterjee 1999 : 23.

l'éducation des enfants par les pouvoirs publics¹⁰. Si les contributions de l'un et de l'autre critiquent le pouvoir masculin et la division sexuée du travail dans la sphère privée, celle de Kollontai vise plus directement la domination masculine en pourfendant l'inégalité contenue dans la conception dominante de l'amour qui enferme la femme et la prive de son individualité :

Pour la femme ancienne, la plus grande douleur était la trahison ou la perte de l'homme aimé ; pour la femme nouvelle, c'est la perte *d'elle-même*, le renoncement à son propre 'moi' sacrifié à l'aimé, au bonheur de l'amour. La femme nouvelle se révolte déjà, non seulement contre les chaînes extérieures, mais aussi contre la 'captivité amoureuse' elle-même ; elle craint les fers que l'amour, à notre époque de psychologie déformée, impose aux amants. Habitée à se dissoudre toute dans les flots de l'amour, la femme, même la femme nouvelle, rencontre l'amour toujours avec anxiété, craignant que la force du sentiment n'éveille en elle la tendance atavique à n'être que la 'résonance' de l'homme, ne l'oblige à renoncer à elle-même, à s'éloigner du travail, de sa vocation, du but de sa vie¹¹.

À la différence de Trotsky et des autres membres de son parti, Kollontai ne fustige donc pas seulement la division sexuée du travail dans la famille, mais aussi les normes sentimentales du rapport de couple, du rapport amoureux qui exige un renoncement de la part des femmes à leur personne. Surtout, elle s'attaque au tabou de la liberté sexuelle des femmes, indépendamment de leur état civil. Pour Kollontai, la « vertu sexuelle » à laquelle les femmes ont été longtemps mesurées est dépassée :

Alors que les femmes anciennes, éduquées dans le respect de la pureté immaculée de la Vierge, s'efforçaient de conserver leur "vertu" et cachaient, dissimulaient les sentiments qui révélaient les besoins naturels de leur corps, le trait caractéristique de la femme nouvelle est *l'affirmation de soi, non seulement* comme individualité, mais encore en tant que *représentante du sexe*. La révolte de la femme contre l'étroitesse de la morale sexuelle est un des traits les plus vifs de la femme nouvelle¹².

Elle ne déroge néanmoins pas à la doxa communiste, projetant l'espoir d'un monde meilleur sur la classe ouvrière :

¹⁰ Trotsky 1976 [1923].

¹¹ Kollontai 1932 [1919] : 49-50 (italiques dans l'original).

¹² Kollontai 1932 [1919] : 53-54 (italiques dans l'original). En français voir aussi le recueil de ses textes : Kollontai 1973.

Le nouveau type de la femme, intérieurement libre, indépendante, correspond à la morale qu'élabore, dans l'intérêt de sa classe, le milieu ouvrier. La classe ouvrière, pour l'accomplissement de sa mission sociale, a besoin, non d'une esclave impersonnelle du mariage, de la famille, possédant les vertus passives féminines, mais d'une individualité soulevée contre tout asservissement, d'un membre conscient, actif et jouissant de tous les droits de la collectivité, de la classe¹³.

Kollontai ne se revendique pas féministe. Le terme est connoté négativement pour les communistes. Mais ses positions le sont assurément. Elle ne partage pas seulement l'idée du droit à l'autonomie d'un sujet femme, elle considère aussi les femmes comme fondamentalement fortes. Ce qui la distingue des autres marxistes qui s'intéressent à la « question femme ». Pour Beatrice Farnsworth,

Si politiquement, Kollontai n'est pas féministe, elle partage néanmoins leur conception que les femmes sont fondamentalement fortes et qu'elles n'ont pas besoin de la protection paralysante des hommes¹⁴.

Si Kollontai reste unique parmi les dirigeants bolcheviques, ses théories sont loin d'être exotiques pour nombre de militantes communistes européennes dans cette phase initiale du communisme international. Une Stella Browne en Grande-Bretagne ou une Rosa Grimm en Suisse défendent peu ou prou des idées allant dans ce sens¹⁵. Dans la République de Weimar, tout au long des années 1920 et massivement entre 1930 et 1932, le puissant parti communiste allemand mènera campagne pour la dépénalisation de l'avortement et pour la « réforme sexuelle » avec le slogan « Dein Körper gehört Dir » (« Ton corps est à toi »)¹⁶.

Sous l'influence soviétique, les idées (minoritaires mais tolérées) qu'on peut qualifier de féministes (sans généralement être revendiquées en tant que telles) s'effacent en même temps que les partis communistes s'éloignent des avant-gardes culturelles et que le tissu sociologique des membres s'appauvrit. Dans l'appareil du

¹³ Kollontai 1932 : 62.

¹⁴ « While not politically a feminist, she [Kollontai, B.S.] did share their view that women were inherently strong and needed freedom from the debilitating protection of men », Farnsworth 1978 : 197.

¹⁵ Rowbotham 1977 ; Studer 1988.

¹⁶ Grossman 1998 : 143-145.

Komintern, le travail auprès des femmes est assez rapidement déclassé et son autonomie restreinte : en 1926 a lieu le dernier congrès international des femmes, la revue de langue allemande *Die Kommunistische Fraueninternationale* publiée à 10 000 exemplaires sort son dernier numéro et le secrétariat féminin international est dissout en tant qu'organisme de direction pour devenir une simple section féminine, elle-même supprimée en 1935¹⁷. Dans le parti communiste soviétique, le département féminin du secrétariat du Comité central est même supprimé en janvier 1930 déjà¹⁸.

Le stalinisme des années 1930 décrète le processus d'émancipation achevé et impose une autre conception de la « femme nouvelle ». Le régime réclame de la main-d'œuvre pour son premier plan quinquennal et pour cela il mobilise massivement les femmes en tant qu'ouvrières et travailleuses agricoles. Puis, au milieu des années 1930, une nouvelle campagne leur rappelle leurs devoirs de ménagères et d'épouses et, en 1936, une loi rend l'avortement illégal pour répondre aux objectifs d'une politique démographique nataliste. Le régime officialise ainsi en quelque sorte la logique de la « double tâche » des femmes, bien avant que ce modèle ne s'impose d'une autre manière, mais au fond pour les mêmes raisons sociales, dans les pays industrialisés occidentaux après 1945¹⁹. Barbara Evans Clements parle, elle, de « modernized patriarchy »²⁰.

L'évolution politique du Komintern est jalonnée de vagues de démissions successives comme de nouvelles phases de recrutement. Dans les années 1930, il ne reste que peu de femmes cadres ayant adhéré au début de la décennie antérieure, pour une grande part marquées par le socialisme de la Deuxième Internationale. Ces « féministes réticentes » (« Reluctant Feminists »), selon la formule de Jean Quataert, ou ces « féministes indécises » (« Equivocal Feminists ») selon celle de Karen Hunt ne se considéraient pas comme féministes, mais souvent leurs activités et leurs objectifs s'y associaient²¹. Beaucoup

¹⁷ Waters 1989 : 49-50.

¹⁸ Clements 1992.

¹⁹ Studer 2004.

²⁰ Clements 1997 : 275.

²¹ Quataert 1979 ; Hunt 1996.

quittent le Parti ou en sont exclues, d'autres y restent, mais sont politiquement marginalisées. D'autres enfin, parmi celles qui vivent en URSS, y sont victimes de la répression après 1935. À partir d'une enquête prosopographique sur les responsables internationales du mouvement communiste des femmes, Bernhard Bayerlein conclut que près de la moitié d'entre elles rejoignent l'un ou l'autre courant oppositionnel, avant tout de la gauche antistalinienne²².

Vivre avec des contradictions

Parmi les femmes cadres avec des responsabilités politiques dans le Komintern des années 1930, peu ont donc des expériences de direction du mouvement des femmes. Il n'empêche qu'un certain nombre exerce des fonctions importantes, voire dangereuses. Comment ont-elles pu concilier leurs charges politiques et les nouvelles attentes envers la féminité et la maternité propagées par le régime stalinien ? Trois cas serviront d'exemples²³. Ils montreront les conflits auxquels ces femmes ont été confrontées.

Commençons par la Roumaine Ana Pauker, née Rabinsohn (1893-1960), communiste de la première heure après avoir adhéré au parti ouvrier social-démocrate roumain dès 1915. Après plusieurs années d'exil à Prague, Berlin et Paris avec son mari, elle est admise à l'École léniniste en 1928. Rapidement, elle devient une proche collaboratrice de Dmitri Manouïlsky, alors principal dirigeant du Comité exécutif de l'Internationale communiste. En automne 1930, ce dernier la charge d'une mission en France auprès du PCF en tant qu'« instructeur à l'organisation ». Elle y reste deux ans, mais ne peut emmener ses enfants dans cette activité clandestine. Elle doit placer sa fille de deux et son garçon de cinq ans dans un foyer du Secours rouge international à Moscou. La mission politique a priorité sur la fonction maternelle. Le cas de Pauker est cependant instructif à plus d'un titre. S'il démontre la primauté de l'activité politique sur le rôle de mère ou, de manière plus abstraite, la fonction du genre en tant que catégorie structurante du social, il indique aussi que, dans la première moitié des années 1930, le

²² Bayerlein 2006 : 45.

²³ Pour plus de détails : Studer 2015 : 54-58.

modèle familial traditionnel que le PCF défendra plus tard ne s'applique pas nécessairement dans les milieux communistes. L'idée de la famille garde, dans la pratique, un sens plus large, s'étendant aux membres du Parti. Retournée à Moscou, Ana Pauker accouche en effet, fin 1932, d'une fille de Eugen Fried, communiste tchèque et chef du groupe d'émissaires kominterniens à Paris. Mais dès la mi-1933, ce sera Aurore, la première compagne de Maurice Thorez et bientôt nouvelle compagne de Fried, puis les parents de cette dernière qui auront la garde de Maria, tandis que sa mère est envoyée en mission dans d'autres pays par le Komintern²⁴.

Autre cas, celui de Dolores Ibárruri (1895-1989), « La Pasionaria », leader charismatique du parti communiste espagnol au moment de la guerre civile. Pour répondre à ses tâches révolutionnaires, elle envoie ses deux enfants âgés de 11 ans et de 14 ans à Moscou au printemps 1935 et ce n'est qu'en 1939, à la fin de la guerre civile, qu'elle les retrouvera. Cette séparation est bien sûr le fruit des circonstances difficiles dans lesquelles Ibárruri milite, mais elle est en contradiction flagrante avec son image publique et pour cela d'autant plus significative. En effet, dans ses apparitions publiques, Ibárruri se met symboliquement en scène en tant que mère, autant dans son habillement, sa gestuelle et ses discours. Toujours habillée de noir, elle se présente comme la mère de la république, la mère de la révolution. Et c'est en tant que mère, qu'elle s'adresse aux hommes et qu'elle en appelle à leur courage et à leur capacité à se battre pour le côté républicain²⁵.

Troisième cas, enfin, celui de l'Américaine Peggy Dennis (1909-1993), née Regina Karasick. Comme son compagnon Eugene Dennis (de son vrai nom Francis (Franck) Waldron), elle travaille dans divers pays comme émissaire pour le Komintern dans la première moitié des années 1930. En 1935 le couple (qui refuse de se marier pour ne pas se soumettre à cette institution « bourgeoise ») doit retourner aux États-Unis, Eugene devant reprendre des fonctions dirigeantes au sein du PC américain. Ils doivent laisser leur fils de cinq ans en Union soviétique. En effet, élevé dans un foyer, il ne parle que le russe et la

²⁴ Levy 2001 : 48 ; Kriegel & Courtois 1997 : 216-218.

²⁵ Byron 2004.

direction du Komintern estime que ce serait trop dangereux pour leur activité politique. La séparation, qui devait être provisoire, sera finalement définitive, hormis quelques rapides visites, Tim faisant sa vie en Union soviétique. Mais le retour aux États-Unis a encore d'autres conséquences pour elle. En effet, l'absence quasi permanente d'Eugene à cause de ses fonctions politiques, puis de son incarcération durant l'ère maccarthiste force Peggy à prendre en charge non seulement les responsabilités familiales (ils ont un second fils) mais aussi à pourvoir au revenu de la famille. Par conséquent, et contre son gré, elle doit fortement réduire son engagement politique, voire y renoncer par moments. Comme elle le relate dans son autobiographie, ce choix fut très dur pour elle, mais elle se fit une raison en considérant que le soutien accordé à son compagnon serait son travail pour le Parti : « Gene and his work and his needs became sublimated into being my special political contribution »²⁶.

Y-a-t-il une part de féminisme dans le communisme ? Quelle que soit la réponse, elle ne saurait se passer de situer son propos. La révolution russe a ouvert une fenêtre d'opportunité historique en inscrivant le principe d'égalité non seulement dans sa doctrine politique mais aussi sa pratique étatique initiale. Les organisations communistes ont donné aux femmes la possibilité statutaire d'accéder à toutes leurs fonctions politiques. Et, timidement, le Komintern et certains partis communistes ont même mis en place des structures qui devaient mobiliser les femmes et les éduquer à la politique. Malgré des barrières symboliques et des difficultés pratiques, de nombreuses femmes ont été ainsi amenées à devenir des actrices politiques. Sans les qualifier de telles, elles ont aussi défendu des revendications partagées avec les courants féministes progressistes. Toutefois l'émancipation des femmes qui n'était pas au cœur du programme politique communiste, mais relevait plutôt d'un supposé automatisme qui s'enclencherait avec la réalisation du socialisme, a subi un rapide désinvestissement de la part des directions communistes. De plus, le concept d'émancipation reposait sur une définition spécifique visant de manière plus ou moins exclusive

²⁶ Dennis 1977 : 89.

les ouvrières, les femmes en tant que membres d'une classe et non en tant que représentantes d'un genre. Peu de théoriciennes et encore moins de théoriciens s'y sont donc consacrés, pour étoffer un cadre théorique très contesté. Dans la pratique, l'idée de l'émancipation des femmes n'était pas toujours partagée par les « camarades » masculins. Beaucoup rejettent ou ignorent les injonctions de traiter leurs « camarades » féminines d'égal à égale. Claude Pennetier et Bernard Pudal remarquent fort justement que « pour les femmes communistes, si féminisme il y a, il s'agit d'un féminisme contrarié, dénié, suspect, une sorte de féminisme sans féminisme »²⁷. Les revendications autonomes des femmes sont suspectes. Mais même quand les intérêts des femmes en tant que *genre* ont pratiquement disparu dans les années trente (alors qu'avec la montée du fascisme les organisations communistes ont refondé des mouvements féminins de masse, mobilisés non pas contre la domination masculine mais contre la guerre), cela n'a pas signifié, dans la pratique, que toutes se soient conformées à un modèle familial ou féminin traditionnel. Certaines, comme « La Pasionaria », se sont approprié la figure maternelle comme un manteau protecteur pour légitimer leurs fonctions politiques dans le contexte conservateur de l'Espagne et le monde presque exclusivement masculin au sommet du Komintern. Dans sa présentation de soi, Ibárruri pourtant, se dessine comme forte et même héroïque²⁸. Pour une femme communiste, dans les années 1930, revendiquer son autonomie impose de se mouvoir sur une voie étroite jalonnée d'ajustements pour ne pas être soupçonnée de trahir « l'esprit du Parti ».

Bibliographie

Aspasia. The International Yearbook of Central, Eastern, and Southeastern European Women's and Gender History 2007/1, « Is 'communist feminism' a contradictio in terminis? », p. 197-246.

BARD Christine & Jean-Louis ROBERT, 1998, « The French communist party and women, 1920-1939: from 'feminism' to 'familialism' », in Helmut GRUBER &

²⁷ Pennetier & Pudal 2014 : 189.

²⁸ Voir son autobiographie : Ibárruri 1966.

- Pamela GRAVES (eds), *Women and Socialism: socialism and women*, New York, Oxford, Berghahn Books, p. 321-347.
- BAYERLEIN Bernhard H., 2006, « Zwischen Internationale und Gulag. Präliminarien zur Geschichte der internationalen kommunistischen Frauenbewegung (1919-1945) », *International Newsletter of Communist Studies Online* 19, p. 27-47, [http://newsletter.icsap.de/home/data/pdf/INCS_19_ONLINE.pdf]
- BYRON Kristine, 2004, « Writing the female revolutionary self: Dolores Ibárruri and the Spanish civil war », *Journal of Modern Literature*, 28/1, p. 138-165.
- CHATTERJEE Joy, 1999, « Ideology, gender and propaganda in the Soviet Union », *Left History*, 6/2, p. 11-28.
- CLEMENTS Barbara Evans, 1992, « The utopianism of the Zhenotdel », *Slavic Review*, 51/3, p. 485-496.
- , 1997, *Bolshevik Women*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DENNIS Peggy, 1977, *The Autobiography of an American Communist: a personal view of a political life, 1925-1975*, Westport (Conn.), Lawrence Hill.
- FARNSWORTH Beatrice, 1978, « Bolshevism, the woman question, and Aleksandra Kollontai », in Marilyn J. BOXER & Jean H. QUATAERT (eds), *Socialist Women: European socialist feminism in the nineteenth and early twentieth centuries*, New York, Elsevier, p. 182-214.
- GOLDMANN Wendy, 2004, « Les femmes dans la société soviétique », in Michel DREYFUS *et al.* (dir.), *Le Siècle des communismes*, Paris, Seuil, p. 275-291.
- GROSSMAN Atina, 1998, « German communism and new women: dilemmas and contradictions », in Helmut GRUBER & Pamela GRAVES (eds), *Women and Socialism: socialism and women*, New York, Oxford, Berghahn Books, p. 135-168.
- HUBER Peter, 2007, « Das Führungskorps der Komintern. Ein soziobiographischer Querschnitt », in Michael BUCKMILLER & Klaus MESCHKAT (hrsg.), *Biographisches Handbuch zur Geschichte der Kommunistischen Internationale. Ein deutsch-russisches Forschungsprojekt*, Berlin, Akademie Verlag, p. 195-246.
- HUNT Karen, 1996, *Equivocal Feminists: the social democratic federation and the woman question, 1882-1911*, Cambridge, Cambridge University Press.
- IBÁRRURI Dolores, 1966, *They Shall Not Pass: the autobiography of La Pasionaria*, New York, International Publishers [trad. de *El único camino*, Moscou, Ediciones en Lenguas Extranjeras, 1963].
- KOLLONTAI Alexandra, 1932, *La Femme nouvelle et la classe ouvrière*, traduit du Russe par Marie Bor, avec une préface de Marcelle Cappy, Paris-Bruxelles, L'Églantine [Titre original : *La Nouvelle Morale et la classe ouvrière*].

- , 1973, *Marxisme et révolution sexuelle*, textes traduits et présentés par Judith Stora-Sandor, Paris, Maspéro.
- KRIEGEL Annie & Stéphane COURTOIS, 1997, *Eugen Fried. Le Grand secret du PCF*, Paris, Seuil.
- LEVY Robert, 2001, *Ana Pauker: the rise and fall of a Jewish communist*, Berkeley, University of California Press.
- QUATAERT Jean, 1979, *Reluctant Feminists: socialist women in imperial Germany, 1885-1917*, Princeton, Princeton University Press.
- ROWBOTHAM Sheila, 1977, *A New World for Women: Stella Browne – socialist feminist*, London, Pluto Press.
- PENNETIER Claude & Bernard PUDAL, 2014, « La part des femmes, des femmes à part... », in Claude PENNETIER & Bernard PUDAL (dir.), *Le Sujet communiste. Identités militantes et laboratoires du « moi »*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 165-189.
- STUDER Brigitte, 1988, « Rosa Grimm (1875-1955): Als Frau in der Politik und Arbeiterbewegung — Die Grenzen des weiblichen Geschlechts », in *Auf den Spuren weiblicher Vergangenheit (2). Beiträge der 4. Schweizerischen Historikerinnentagung*, Zurich, Chronos, p. 163-182.
- , 1994, *Un Parti sous influence. Le Parti communiste suisse, une section du Komintern, 1931 à 1939*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- , 2004, « La femme nouvelle », in Michel DREYFUS et al. (dir.), *Le Siècle des communismes*, Paris, Seuil, p. 565-581.
- , 2015, *The Transnational World of the Cominternians*, Houndmills, New York, Palgrave-Macmillan.
- STURM Hertha, 1924, « Werbt Arbeiterinnen für die Kommunistische Partei! », *Inprekorr*, 165, p. 2272-2273.
- TROTSKY Léon, 1976 [1923], *Les Questions du mode de vie*, traduit du russe par Joëlle Aubert-Young, Paris, Union générale d'Éditions, coll. « 10-18 ».
- WATERS Elizabeth, 1989, « In the shadow of the Comintern: the communist women's movement, 1920-1943 », in Sonia KRUKS et al. (eds), *Promissory Notes: women in the transition to socialism*, New York, Monthly Review Press, p. 29-56.
- WEBER Hermann & Andreas HERBST, 2004, *Deutsche Kommunisten. Biographisches Handbuch 1918 bis 1945*, Berlin, Dietz.